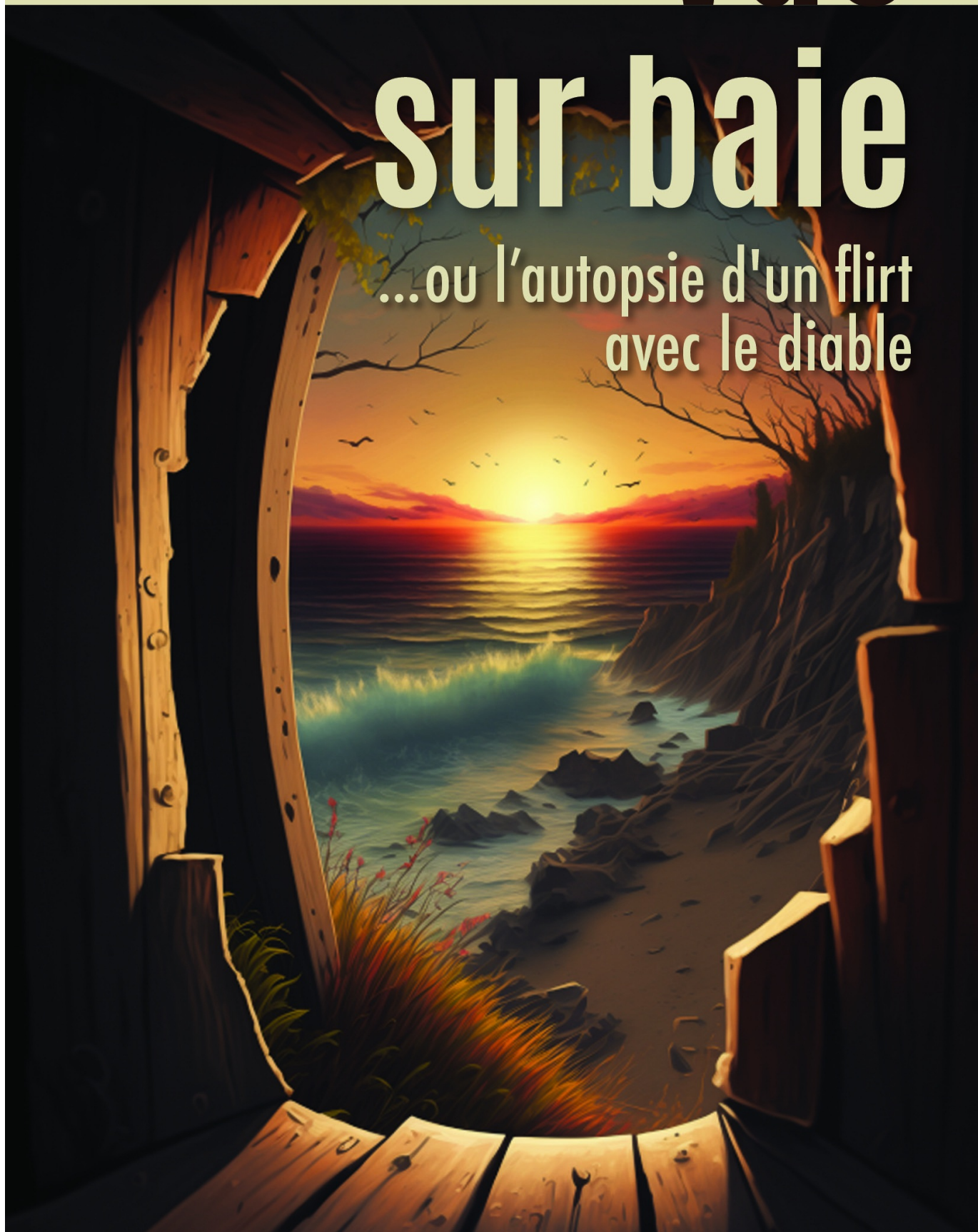


Yann  
Quebran

Vue

# sur baie

...ou l'autopsie d'un flirt  
avec le diable



Yann Quebran

## Vue sur baie

*...ou l'autopsie d'un flirt avec le diable*

© Yann Quebran, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-3940-7

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À ma mère,*

*À mon père*

## PRÉFACE

*Vue sur baie* est une autobiographie romancée, entre réalité et fiction. Abordée sous l'angle de nouvelles, elle relate le cheminement chaotique de l'auteur-narrateur confronté à ses démons. Sa quête perpétuelle d'exaltation, d'herbe verte, ses rapports aux femmes, qui l'amèneront toujours plus loin, ailleurs.

Ce récit est prétexte à raconter des histoires, de belles rencontres, des drames, sur fond de déferlante anglo-saxonne et de fronde sociale dans les sixties, du baby-boom d'après-guerre à nos jours.

## PROLOGUE

Août 2000, Concarneau, Finistère-Sud. Le mercure s'affole et les bulletins météo s'enchainent. Je roule au pas sur *Billie Jean*, sous une chape de plomb en fusion. Le couinement du compresseur de climatisation parvient à peine à m'extirper de la torpeur ambiante. Des senteurs âcres de vase et d'algues desséchées remontent depuis l'avant-port à marée basse. Je suis englué dans un flot de touristes apathiques, sans la moindre perspective de salut. Arrivés le matin, ils repartiront le soir. Un petit tour intra-muros, le temps de trouver un bol breton customisé et d'avaler leur kouign-amann.

Trente ans plus tôt, ils envahissaient les hôtels, les campings, le moindre bout de terrain, pour ne plus y bouger. Une déferlante. Et ce n'était pas un simple avis de grand frais avec précipitations qui aurait pu inverser le cours des choses. Une horde de gogos hilares et de voileux barbus submergeait la ville, dans un kaléidoscope de tenues chamarrées, de parfums exotiques et d'étranges dialectiques.

Deux communautés se télescopaient alors. Les « pays » au naturel enjoué mais du genre cauteleux envers l'étranger et le reste du monde. Il en résultait une convergence bigarrée et tonitruante qui trouvait sa pleine mesure le vendredi, jour de marché. Et s'il fallait situer son épicentre, ce serait sans conteste le long des terrasses du Grand Hôtel, aux alentours de midi. Point de rencontre obligé entre ceux qui reviennent du bazar et ceux qui s'y rendent. Soixante-dix mètres de tables et de chaises déployées au millimètre sur les trottoirs, d'où filtrait un maigre boyau pour le passage. Et là, au plus fort du séisme, deux flux compacts convergeaient l'un vers l'autre en rangs serrés, pour se télescoper sous le nez des consommateurs agacés. Telles deux baïnes qui vous emportaient inexorablement, dans un tohubohu de vociférations et d'éclats de voix. Du Jérôme Bosch revisité, façon « jour de marché à Concarneau ».

Changement de décor, l'heure n'est plus à l'éclat. Le polycarbonate et la résine ont remplacé l'acajou et les coussins en plume d'oie. L'enseigne a perdu son âme et s'est adaptée au kebab. Quelques tables et chaises sorties à la hâte sans souci du paraître, entretiennent l'illusion.

Je parviens à m'extraire du centre-ville, au bord du malaise et je file vers les plages. J'enchaîne les petites rues étroites les unes après les autres, avant de dénicher une place rue Jacques Toiray. Pile devant l'entrée de la Villa Kergrenn, notre maison d'enfance. Comme un clin d'œil du destin. Je descends pousser un container-poubelle qui gêne la manœuvre, dans un drôle de bruit de tôle froissée. Une femme dans la quarantaine surgit soudain sur le pas de porte, l'air renfrogné. Et voilà qu'elle entreprend de m'expliquer sur le ton de l'agacement, que si cette p.... de poubelle a été placée là, ce n'est pas le fruit du hasard, mais dans un but bien précis, celui de dissuader des gugusses dans mon genre de se garer devant leur porte, qui plus est avec une plaque 69. Premier uppercut.

Secoué pour le moins je m'apprête à lui répondre, lorsqu'une petite vieille affublée d'une drôle de coiffe apparaît à son tour. Nos regards se croisent un instant et j'ai le cœur qui triple l'allure. Je m'entends lui bredouiller « *Madame, j'ai vécu ici lorsque j'étais petit, je suis le fils de Fernand et Andrée* ». Elle me scrute un long moment de ses pupilles rougies par le temps et finit par répondre « *Alors tu dois être Jeannot, entre un peu si tu veux* ».

La reine des poubelles se calme aussitôt puis amorce une ébauche de sourire confus. Drôle de sensation, j'ai l'impression de ré-embobiner le film. Visite des lieux. J'emboîte le pas de l'aïeule dans le jardin, avant de gravir les marches sur lesquelles je jouais quarante-cinq ans plus tôt. Je m'y attarde et le passé s'invite. Mes souvenirs remontent à toute allure et se bousculent. Mes neurones s'affolent au moment de pousser la porte et de franchir le seuil. Vertiges ...

# ÉQUINOXES

## 1

La rue Jacques Toiray et la Villa Kergrenn, c'était les années 50 jusqu'à mes six ans. Une vaste demeure bourgeoise au nom évocateur, située à deux pas des plages et face à l'une des plus belles baies du monde. Une invitation à l'oisiveté et au lâcher prise. Ou à sombrer dans un abîme de frustration en se contentant de miettes, pour qui n'avait pas le sou. Les propriétaires y régnaient sans compassion envers leurs locataires et auraient tout aussi bien pu s'appeler Thénardier.

Le boum économique d'après-guerre n'avait pas franchement bouleversé l'existence de mes parents. Issus de la classe ouvrière, mon père travaillait dans un atelier de mécanique sur le port de Concarneau et notre mère nous élevait. Il arrondissait les fins de mois en baladant des touristes au volant d'un vieux pullman, pour le compte d'un excursionniste du coin. Quand c'était fini, il ramenait le car devant la maison pour le nettoyage. L'odeur de moleskine patinée, mêlée aux effluves de millions de microparticules de textures en tous genres, déposées et stratifiées ici et là au fil du temps, m'était revenue étrangement après toutes ces années. À quatre pattes, le nez sur la moquette, scrutant chaque centimètre carré du premier rang jusqu'au fond, nous étions pénétrés de la fièvre de l'orpailleur, mon frère aîné Patrick et moi. Tout ce qui brillait était ramassé, du papier d'emballage de chocolat truffé, aux épingles à cheveux.

La mer nous offrait l'ouverture sur le monde. L'été, nous nous installions dans un endroit insolite, à l'écart des plages bondées. Près d'un énorme rocher et d'un collecteur d'eaux usées, enchâssés sur un raidillon de galets et de quartz. Après le bain, j'allais parfois me glisser entre les deux structures, dans l'inconfort d'après-midis maussades.

L'été 57 se serait inscrit dans l'ordinaire, s'il n'y avait eu cet événement



singulier qui m'avait vu ressortir un jour de ma tanière, à demi-hébété, les cuisses constellées de rougeurs sanguinolentes. Des scarifications avant l'heure ou ce qui semblait l'être. Stupeur, interrogations et inquiétude. L'affaire aurait été classée sans suite, sans une succession d'incidents survenus quelques semaines plus tard, dont j'ai gardé un vague souvenir.

Comme ce jour où mon père m'avait amené à vélo à l'école. Installé sur le porte-bagages arrière, j'avais pour consignes de m'agripper à sa taille et de bien lever les jambes en l'absence de repose-pieds. J'avais dû les rabattre trop tôt au moment d'arriver je présume. Et là, alors que mon père s'affairait à extraire ma jambe de la ferraille ensanglantée, dans la confusion et les cris des parents, j'avais eu un comportement inattendu, en affichant détachement et apathie. Comme étranger à ce qui m'arrivait, insensible à la douleur. Ou cette autre fois qui m'avait vu rentrer chez nous, léger et béat, le mollet arraché sur vingt centimètres, après être tombé sur un ruban à scie dans la remise du jardin.

Autant d'évènements dont la singularité et la répétition allaient définitivement plonger mes parents dans le doute et les affres en cette fin d'année 57. Une ère nouvelle s'ouvrait, j'allais faire l'objet de toutes les attentions.

## 2

La Villa Kergrenn, c'était aussi aller jouer avec le copain d'en face chez l'artiste peintre. Un privilège qui tenait plus de la proximité de nos demeures qu'à la prunelle de nos yeux ;

*« Quels adorables biquets que voilà ! Et s'ils venaient jouer avec notre Charles pendant que nous bavarderons devant une tasse de thé ? »*

Je doute fort pour être juste que ce genre d'invitation ait été lancé un jour. Je n'ai pas souvenir d'ailleurs que nos parents aient développé une quelconque relation durant ces années, ni même échangé trois mots. Deux mondes se côtoyaient alors, séparés par quatre mètres de bitume et un océan d'indifférence.

Pousser leur portail avait une résonance particulière qui allait bien au-delà du

plaisir de retrouver Charles. C'était une aventure renouvelée avec une saveur propre, qui n'avait pas son pareil dans le quartier. Comme une bonne tarte aux fraises après deux jours de fièvre. J'avais l'impression de franchir une frontière, d'accéder à un sas qui débouchait sur un autre monde. Un peu à la manière de Lapin Blanc dans le terrier de Lewis Carroll. Tout était XXL, plus étincelant, plus coloré, mieux rangé.

Aux beaux jours, on pouvait voir le peintre et sa femme investir leur jardin. Porté par un irrépressible élan de salubrité, ils se mettaient alors à tailler, couper, racler, débroussailler frénétiquement, avant d'empiler pêle-mêle, bois mort, ronces et végétaux de toutes sortes sur un bucher purificateur. Et par fort vent d'ouest, il arrivait que tout le quartier se retrouve plongé dans un épais brouillard bleuté aux bouquets de ronciers et de jeunes tiges de figuiers.

Mais nos parenthèses enchantées restaient suspendues au bon vouloir de Charles et de l'humeur de ses parents. Ce qui rendaient aléatoires pour le moins, nos incursions au pays d'Alice. Et puis l'exaltation avait fini par céder peu à peu, tel un voile de tulle italien sous la brise adriatique. Quelque chose avait changé. On y allait avec retenue, empoté, inhibé. Le poids de nos différences avait peut-être fini par s'installer, ou alors notre copain s'était lassé. Et comme une fin annoncée, nous n'avons plus été invités.

### 3

En novembre, ce sont les équinoxes d'automne. Une arrière-saison flamboyante et le sémaphore de Beg-Meil qui s'embrase dans le soleil couchant. Un entre-deux où la douceur musarde en s'amusant des vents de noroit. Jusqu'au coup de gueule des dieux. Des coefs de marée à trois chiffres, une houle de sept mètres qui pointe du large l'écume aux lèvres, laminant plages, rochers et murets sous des tombereaux d'eau, dans un moutonnement de volutes blanchâtres. La corniche alors constellée de goémons noirs aux senteurs subtiles de chlorophylle et d'iode, tandis qu'algues vertes, rouges et brunes, sont propulsées sur le pare-brise des voitures comme de vulgaires papiers gras.